

FACÉTIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



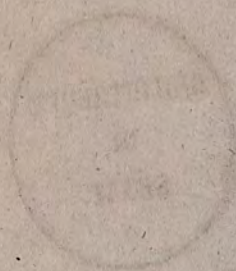
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



FACTIES

REVOLUTIONNAIRES



LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

FRATERNITÉ

148
104
158
36

246



III

III

III

III

III

III

III

III

III

LE LIT DE NOCE

O U

LES NUITS

DU DOCTEUR

PYRICO - PROTO - PATOUPHLET.

THE NEW YORK

OF

THE NEW YORK

THE NEW YORK

LE LIT DE NOCE

O U

LES NUITS

D U D O C T E U R

PYRICO · PROTO · PATOUPHLET.

Livre comique, & cependant médico-philosophique, traduit tout nouvellement de la langue Gasconne, par un berger d'Arcadie.

Cet ouvrage est suivi d'une dissertation politique, intitulée :

[LES PETITES TÊTES SOUS DE GRANDS BONNETS.]

1 7 9 1.



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

1009 5th Ave. New York City

1891

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

1009 5th Ave. New York City

1891

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

1009 5th Ave. New York City

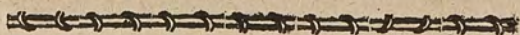
1891

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

1009 5th Ave. New York City

1891



ÉPITRE DÉDICATOIRE

A L'UN DES SIGNES DU ZODIAQUE NOMME^s
LE BELIER (*).

Illustre Bélier, reçois mes hommages! tu présidas à ma naissance, tu me guidas dans mes travaux; je dois te dédier cet écrit.

Telle est ton influence parmi nous, que j'ai cru devoir garnir tes cornes célestes de guirlandes de fleurs. Cet hommage n'est peut-être pas digne de toi; mais que peut un foible mortel!

(*) On fera peut-être surpris de me voir dédier mon livre au bélier; on approuvera ce choix en lisant mes numéros.



A V I S.

Le but des Romans est d'amuser; celui des écrivains est de courir après l'argent ou la gloire. Je n'ai pas besoin d'avertir le lecteur qu'en publiant cet ouvrage, je n'ai cherché ni la fortune, ni une place dans l'Almanach des Savans. En me lisant, on verra que je suis trop philosophe pour m'occuper de ces misères.

Quelle que soit cependant ma philosophie, je ne suis point égoïste. Je prie donc les lecteurs, les censeurs, & surtout Messieurs les Journalistes, de faire grace

à cette brochure ; car un mot laché , un
bâillement peuvent ruiner un libraire.

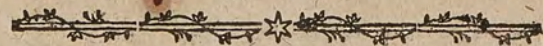
Les fatires, les pamphlets, ne pouvant pas venir jusqu'à moi ; ce n'est pas pour moi que je demande grace. C'est pour l'imprimeur qui a cru que j'avois de l'esprit sur ma parole ; c'est pour les marchands de livres qui ont acheté celui-ci , parce qu'ils ont cru qu'il étoit bon.

Sois indulgent , ami lecteur ; un moment d'ennui est bien vite passé : & puis , que fait-on , le *docteur* te fera peut-être rire. C'est un bon homme : ses lits de nôce sont un peu babilards ; mais ne crains rien pour toi ,

dans toutes ces conversations, il n'est
jamais question que des absens.

Le premier N^o est un peu insipide,
mais il n'est pas long : j'espere que
les autres te dédommageront ample-
ment : Salut.





L E

LIT D E N O C E.

N^o I.

*Instructions préliminaires sur la naissance,
la vie, les mœurs, & les talens du docteur
Pyrico-Proto-Patouphlet.*

MESsieurs les philosophes diront ce qu'ils voudront de l'influence ou de la non-influence des astres sur la naissance des pauvres mortels ; mais ce que je peux assurer, c'est que je suis une preuve non équivoque de la vérité du systême des anciens à ce sujet.

Ma mere me mit au monde le 24 du mois de mars, un mercredi au soir, & sous le signe du bélier ; aussi mon physique & mon moral ont-ils toujours eu les signes caractéristiques que les astrologues attribuent à ceux qui naissent sous ce point du Zodiaque. C'est à ma planete que ma

nourrice fut redevable des petits chagrins que je lui donnai pendant quinze mois. C'est par les ordres de cette même planète que je fus un espiegle jusqu'à l'âge de douze ans. Les soins de mon précepteur furent inutiles pendant plus de huit ans, parce que le *bélier* avoit dit que je ne pourrois apprendre à lire qu'à l'âge de vingt-cinq ans.

Je passe rapidement sur ma première éducation ; car je pense qu'il suffit de savoir l'époque de ma naissance pour connoître à fond ce que je suis & ce que je fus.

Ce fut à vingt-cinq ans que se manifesta en moi le goût des sciences : je vis que l'ignorance ne devoit point être le partage de l'homme ; & j'appris à lire. Je n'ai pas besoin de parler de mes dispositions, ni de mes progrès ; le seul moyen de faire juger de mes connoissances, n'est-il pas de publier mes écrits ?

Je faisois *flores* dans les Universités, lorsqu'il prit fantaisie à mon brave pere de me donner une femme pour soutenir la branche des Pyrico-Proto-Patouphlet. Je n'ai rien à raconter sur mon enrôlement matrimonial ; car je crois que je me

fuis marié comme les autres se marient. Le bélier me donnoit bien quelques inquiétudes, mais ma femme me rassura en me faisant entrevoir que je n'étois pas le seul qui fût né sous ce signe.

Ma pauvre *dodon* (c'étoit le nom de ma chere moitié) étoit bien la meilleure femme du monde. Sans être jolie, elle avoit le meilleur caractère possible. Pendant sept ans que nous avons vécu ensemble, elle a toujours fait notre petite cuisine, blanchi le linge, & pris soin de son mari. J'eus bien du chagrin, lorsqu'elle me quitta pour partir pour l'autre monde; & je crois que sans mes livres je l'aurois suivie, & serois mort de douleur.

Mon pere m'avoit laissé peu de bien; je n'en avois point eu de ma femme : ainsi je n'eus pas de peine à me trouver sans ressource à l'âge de quarante ans. Pour n'être pas dans le cas de faire une mauvaise figure dans ma patrie, je résolus d'aller chercher fortune chez l'étranger. Mes meubles furent portés à la fripperie; & je ne conservai pour traîner à ma suite que ce que je n'avois pas trouvé à vendre, c'est-à-dire, quelques livres d'al-

chymie & mes patentes de docteur en médecine.

Je vins à *Francfort*, où je trouvai force docteurs, mais peu de ressources. Le tems me lia d'amitié avec un vieux philosophe qui me prit chez lui pour lui servir de croupier dans la confection du *grand-œuvre*. Les études & les travaux de ce genre rendirent mon sort bien agréable; j'appris dès-lors à n'estimer les richesses que ce qu'elles valent.

Mon alchimiste mourut; mais en rendant son ame céleste, il me donna la preuve de l'amitié la plus rare; je fus son seul & unique héritier. Me voilà possesseur de fourneaux, de creusets, d'alambics, d'une vaste bibliothèque, & de quelque argent comptant. Tout en parcourant les livres dont je venois d'hériter, mes yeux s'arrêtèrent sur les ouvrages sublimes d'un certain *Swedenborg*, & sur ceux d'un certain *S. Martin*. Cette lecture me détourna des travaux de *Glauber* & de *Raimond Lulle*.

Je me mis à étudier le système des êtres; je combinai leurs rapports avec le créateur; & je vis avec les vrais philoso-

phes ; qu'il y a des êtres intermédiaires entre l'homme & la divinité.

Tout en cherchant à me lier avec les filphes , je fis une découverte bien intéressante ; elle m'a amusé depuis lors ; je m'en amuse encore ; & c'est celle dont je publie les expériences. On a beau tourner en ridicule les tentatives de certains esprits forts , elles ont souvent des erreurs pour but ; mais tout en y courant , ces Messieurs font des découvertes utiles , & auxquelles ils ne s'attendoient pas eux-mêmes. C'est en cherchant un remède universel , qu'un moine trouva la poudre à canon. C'est en courant après la pierre philosophale , qu'on découvrit le phosphore. Et c'est en cherchant à m'introduire dans la région des hommes aériens , que j'ai trouvé le sublime secret de faire parler des êtres inanimés , ainsi qu'on le verra dans le cours de cet ouvrage.

Avant que de parler de ma découverte , il est nécessaire de dire comme j'y parvins. Mes livres m'avoient appris que , pour pénétrer dans le labyrinthe des sciences occultes , on doit se dépouiller de son enveloppe matérielle , & vivre de toute autre

maniere que celle qui est d'usage. Je me mis donc au régime philosophique ; je renonçai aux femmes , & je me réduisis à ne faire qu'un seul & frugal repas toutes les vingt-quatre heures. Au lieu de me lever , comme les autres font au soleil levant , je ne me couchois que lorsque le jour paroissoit ; la nuit étoit pour moi le tems de l'étude & de la méditation.

Ces préparatifs , les expiations que j'ai faites , les tentatives quelconques ont peut-être moins facilité mes progrès dans les sciences occultes que les astres & le signe qui présiderent à ma naissance. Quoi qu'il en soit , après trois ans d'étude , je fus à même d'opérer de grandes choses. C'étoit un mercredi ; j'allois , comme de coutume , m'étendre sur mon grabat à quatre heures du matin , lorsque je fus le témoin ou plutôt le sujet du phénomène suivant.



Nº II.

Les lits parlans.

J'avois posé ma perruque sur la table ; mon bonnet étoit à ma main ; & je faisois ma prière , lorsqu'une voix se fait entendre à mes côtés. Je me tourne , je regarde , & je ne vois personne. C'est un filphe , me dis-je , il faut l'écouter ; mais non ; c'étoit mon bois de lit qui m'adrescoit la parole.

J'ai toujours retenu son discours , & je suis à même de le répéter mot pour mot.
„ Suspends tes travaux ! te voilà arrivé
„ au terme de tes connoissances ! tu cher-
„ cherois en vain à converser avec les
„ demi-dieux. Rappelle toi que tu es né
„ sous le signe du bélier ; mais apprends
„ qu'en te privant des secrets que tu cher-
„ chois , ce signe t'a rendu propre à opé-
„ rer un des phénomènes les plus rares.
„ Dès ce moment , tu auras la vertu de
„ faire parler les lits que tu toucheras ,
„ & sur lesquels tu te reposeras. Ce secret

„ te semble ne tenir à rien ; mais consulte
 „ les lits de nocces, & tu apprendras de
 „ singulieres choses „

Mon lit avoit parlé, sans que j'eusse osé l'interrompre. Après ce discours, je me couchai, non pas pour me livrer au sommeil, mais pour réfléchir à ce qui venoit de se passer. J'étois désolé de voir qu'il m'étoit défendu par le destin de prétendre à communiquer avec les esprits : Quoi, me disois-je en fondant en larmes, mes études ne m'auront donc servi qu'à tenir conversation avec des chétifs bois de lit ! la raison me retira bientôt des égaremens du désespoir : je vis qu'il n'étoit pas d'un philosophe de regimber contre l'ordre des planetes, & surtout de M. le béliet.

Ayant acquis toutes les connoissances occultes dont mon être étoit susceptible, je me déterminai à quitter mon régime de vie. C'est-à-dire que je me mis à vivre comme les autres hommes, à manger, à me coucher, & à me lever comme eux. Dans mes réflexions sur ce qui m'étoit arrivé, j'étois par fois tenté de croire que le talent que je me croyois, de faire parler les lits, n'étoit que le simple effet d'un songe :

songe : Cependant le souvenir des merveilles que j'avois lues dans différens auteurs, me rassuroit. A quoi bon, me dis-je, raisonner sur mes qualités occultes , & sur le langage des bois de lit ! je n'ai pas besoin de chercher le grand pourquoi des secrets de la nature ; il suffit à ma gloire d'en avoir découvert de ceux qui ne sont pas connus de la multitude.

J'ai entendu, ou je crois avoir entendu mon bois de lit m'adresser la parole. Renouvellons l'expérience cette nuit ; & voyons si le fait est vrai.

N° III.

Première nuit.

J'étois presque assuré d'avoir le talent miraculeux de faire parler les bois de lit ; je n'avois cependant encore qu'une expérience en ma faveur. Après avoir résolu de tenter une nouvelle épreuve, je me décidai à en interroger un autre que celui qui m'avoit parlé le premier. Je fus donc me coucher dans le lit du pauvre alchi-

misfe que j'avois perdu depuis quelque tems (*).

Dès que je fus couché, la premiere interrogation que je fis à mon grabat, fut de lui demander s'il y avoit long-tems qu'il étoit bois de lit: „ deux siècles, me „ dit-il, „ Je le priaï de me raconter quelque aventure, ce qu'il fit en ces termes.

„ J'étois le plus bel ornement d'un „ verger, lorsqu'il vint l'idée à un menuisier de me transporter dans son atelier pour faire de moi un bois de lit. „ Le ciseau & le rabot n'oublierent rien „ pour me rendre digne de figurer chez „ un baron allemand.

„ Ce gentilhomme, de famille aussi ancienne que les fabriques de parchemin, „ épousoit une jeune Demoiselle; & mon „ coup d'essai devoit être de les recevoir „ dans mes bras. Tu vois par ces restes „ de franges qui pendent ci & là, par ces „ lambeaux de draps & de galons, qu'on „ n'oublia rien pour ma parure.

(*) C'est ce brave docteur qui me reçut à Francfort; & qui, en mourant, m'institua son héritier universel.

„ Le beau jour arriva. Je vis venir d'un
 „ côté un bon militaire, à moitié ivre,
 „ tenant une pipe à la bouche, & balbu-
 „ tiant quelques douceurs gaillardes ; de
 „ l'autre côté venoit à pas lents une
 „ jeune fille traînée par sa mère, & qu'on
 „ avoit beaucoup de peine à déterminer
 „ au *matrimonium*. L'officier se hâtoit de
 „ quitter ses vêtemens ; la donzelle auroit
 „ voulu coudre les siens sur elle. Cepen-
 „ dant les parens se retirèrent, & nous
 „ voilà seuls dans la chambre.

„ On étoit alors de fort honnêtes gens,
 „ mais on n'étoit point aussi galant qu'à
 „ présent. Sans chercher tant de préludes,
 „ le baron dit à la demoiselle ce qu'il en
 „ étoit ; & tout en voulant lui prouver sa
 „ flamme, Monsieur s'endormit, & ne se
 „ réveilla que le lendemain matin.

„ Les parens entrèrent dans la cham-
 „ bre comme le baron s'éveillait : on
 „ s'habilla, & l'on courut se mettre à
 „ table.

„ La nuit revint, & ramena les époux
 „ sur le lit nuptial : Bacchus l'emporta
 „ encore sur l'Amour ; & ce n'est qu'au
 „ bout d'un mois que la baronne fut
 „ femme „.

Le récit de ce bois de lit étoit entre-
mêlé de plaisanteries que je dois omettre :
on se doute bien des circonstances diver-
ses qui accompagnent ordinairement les
sacrifices de l'hymen.

J'interrogeai de nouveau le bois de lit ,
& je lui demandai s'il n'avoit rien de plus
piquant à m'apprendre. Il reprit complai-
samment la conversation.

„ Cinquante ans après le mariage du ba-
„ ron allemand dont je viens de parler, je me
„ trouvai, je ne fais pourquoi, placé dans
„ un autre château. Mon nouveau maî-
„ tre étoit vraiment original ; laid à faire
„ peur , il avoit choisi pour femme une
„ charmante fille , mais alerte , & vraiment
„ faite pour punir un suffisant , & payer
„ un sot.

„ La première nuit matrimoniale, on
„ conduisit les époux auprès de moi. Po-
„ liteffes d'usage de la part du mari ;
„ résistance ordinaire de la part de Ma-
„ dame. Les parens eurent beau prêcher ,
„ la *fausse* Agnès jura qu'elle ne se déter-
„ mineroit jamais à coucher côte à côte
„ avec un homme. On fut obligé d'aller
„ chercher le curé pour faire un sermon

„ sur les devoirs & les fonctions du mariage ; on cita des passages françois & latins, rien ne fut oublié. Enfin madame, ou plutôt mademoiselle, consentit à se loger dans le lit nuptial, mais à condition qu'on la laisseroit se déshabiller seule, & que son époux lui promettroit de ne venir se coucher que lorsqu'elle seroit endormie.

„ Comme on refuse rarement une grâce à une nouvelle mariée, on lui passa cette petite fantaisie, & le mari convint de lui donner deux heures pour se déshabiller & s'endormir.

„ J'avois réellement cru que ces débats étoient un effet de la pudeur ; mais je fus bien détrompé un instant après. La demoiselle ne fut pas plutôt au lit, que je vis entrer un jeune & joli chevalier qui s'élança en tapinois, & moissonna les fleurs de l'hymen. Ma foi l'amour fut plus adroit ou plutôt plus heureux que le mariage ; & les amans ne furent pas long-tems à ranger le maître du château sous les étendarts du béliér.

„ Le moissonneur s'étant retiré, la belle fit l'endormie, & le mari se présenta.

„ Le bon homme jette ses vêtemens, se
 „ précipite sur le lit nuptial, & veut em-
 „ brasser son épouse. Mais on veut s'é-
 „ chapper du lit, on fait sonner les mots de
 „ crainte, de délicatesse & de pudeur. No-
 „ tre vieux satyre ne se doute pas de ce qui
 „ s'est passé: la résistance irrite sa flamme,
 „ & plus la belle pousse des cris, plus il
 „ travaille à en faire sa femme.

„ Quel triomphe pour le dâron ! il n'est
 „ pas plutôt jour, qu'il se félicite de ses
 „ prouesses à tous ceux qui viennent le
 „ voir. Il se fait même gloire de découvrir
 „ le lit nuptial, & de montrer quelques
 „ taches éparses qui attestoient la virginité
 „ de sa femme „

Le jour n'alloit pas tarder de paroître,
 & nous cessâmes notre conversation. Cette
 dernière aventure m'éclaira singulièrement
 sur les ruses du sexe, & les détours de
 l'amour.

Dès que je fus levé, je combinai sur
 le rare secret dont j'étois possesseur; & je
 résolus d'en tirer parti. Je vis que je pou-
 vois être utile à beaucoup de maris, en
 leur dévoilant les secrets de l'hymen : &
 soit jalousie, soit curiosité, j'étois sûr de

ne pas manquer de pratique en parcourant les différentes villes de l'Europe.

Mon parti pris, je vendis tous mes effets, & me rendis à Milan.

N^o I V.

Seconde nuit.

De Francfort à Milan le trajet n'est pas mal long, aussi eus-je bien le loisir de jaser avec différens bois de lit de cabaret. L'un disoit avoir reçu dans ses bras des derviches & des cuisinieres; l'autre m'entretenoit de postillons & d'honnêtes femmes; tantôt c'étoit l'aventure d'une quêteuse & d'un charretier; tantôt celle d'un abbé & d'une comédienne; quelquefois celle d'un soldat ivre & de la maîtresse de la maison.

Quoique ces numéros portent le titre de nuit premiere, seconde, &c. je n'entends désigner par-là que celles qui ont servi à des expériences : il seroit inutile d'amuser le lecteur de toutes les

niaiseries que j'ai entendu raconter les autres nuits.

Dès que je fus arrivé à Milan, je n'oubliai rien pour que mon logement, mon extérieur, ma dépense annonçassent la venue d'un docteur qui possédoit le secret le plus rare & le plus utile. D'abord j'eus la visite de tous les hypocondriaques du pays, des vaporeux, &c. je reçus des billets d'invitation des gouteux & paralytiques de la ville. Je fis savoir à tout ce monde-là que ces minuties n'étoient pas du ressort de ma mission : Je parlai de mes entretiens instructifs avec les bois de lit, & j'offris mes services à tous les époux Milanois.

Le comte *Berzamasqui* fut le premier qui voulut écouter l'entretien que j'aurois avec le lit qui avoit été son lit de nûces. Nous étions convenus de la nuit pour faire l'épreuve; mais madame la comtesse qui étoit extrêmement jalouse, ne voulut sous aucun prétexte aller coucher seule dans une autre chambre. Son mari ne lui avoit rien dit de notre expérience; il desiroit cependant qu'elle eût lieu. C'est ainsi que les hommes cherchent souvent à savoir

de certaines choses dont l'éclaircissement ne peut que leur être préjudiciable.

Voyant qu'il n'étoit pas possible d'écarter madame ; le comte résolut de la mettre de la partie. On lui fit part de mes connoissances furnaturelles ; & je fus me coucher à côté des époux.

Il est à propos d'observer que j'occupois la place du milieu. (Cela étoit nécessaire pour donner la parole au bois de lit.) Dès que nous eumes posé nos têtes sur le chevet, je fis mon interrogation d'usage ; & voicila réponse que j'en reçue, & qu'entendirent très-distinctement M. & Mad. la Comtesse. „ Il y a sept ans que „ l'épouse, sur laquelle vous me consultez, „ a passé dans les bras de son mari. Déjà „ formée par les soins de l'amour, je suis „ sûr qu'il resta peu de chose à faire pour „ l'hymen.

Le lit alloit entrer dans de plus amples informations, lorsque la Comtesse m'apostropha d'un soufflet vraiment gentilhomme. Comment maraut, me dit-elle, en voulant m'arracher les yeux, vous osez vous jouer de ce que je n'ai jamais dit qu'en confession ?

Ce n'est pas le docteur qui parle, disoit froidement le Comte, en laissant son épouse se rouler sur moi comme une harpie.

Lasse de me mutiler, la Comtesse exigea, pour réparation de l'injure que je venois de lui faire, que j'interrogeasse le lit sur les fredaines de son cher Comte. J'obéis, & le bois de lit reprit la parole en ces termes : „ quinze gouvernantes, quatorze comédiennes, sept femmes de chambre, ont eu les faveurs du Comte sur ce même lit, avant qu'il y admît son épouse.

Butord, s'écria le Comte, en me donnant un coup de poing ! t'ai-je fait venir chez moi pour me dire des sottises ! alors l'épouse se joint au mari pour m'accabler d'injures & de coups. Il ne me reste de force que pour sauter hors du lit, couvrir ma nudité de la robe de Madame, & m'échapper de cet infernal appartement.

J'étois dans la rue à deux heures après minuit, la tête nue, & une robe de femme sur mes épaules pour tout habillement. En cherchant à trouver mon logement, je fus arrêté par la patrouille, & dans cet accoutrement conduit au corps-de-garde de la place.

Comme j'avois peu l'air d'un docteur dans ce costume, on n'eut pas de peine à croire que j'étois fou, & que je m'étois échappé de la maison de force. Cependant je vins à bout de me faire entendre à l'officier; j'obtins qu'on enverroit un commissionnaire chercher des vêtemens chez moi. Ma conversation, mes habits surtout, l'arrivée de mon hôte & de mon laquais, contribuèrent enfin à me faire rendre la liberté.

Le succès de cette expérience me donnoit peu de goût pour en tenter d'autres à Milan. Je résolus de laisser les maris de ces pays-là dans leur ignorance, & je partis pour Venise.

Nº V.

Troisième nuit.

Plus on s'éloigne des pays froids, plus la conversation des bois de lit devient intéressante : aussi me divertissois-je beaucoup dans les auberges dès que j'avois la tête sur le coussin. Ma réputation avoit

apparemment pris la poste à Milan pour me devancer à Venise, car je n'y eus pas mis pied à terre, que j'y reçus l'ordre de me rendre chez une *excellence*.

Ayant entendu parler des nobles vénitiens, de leur pouvoir & de leur fortune, je m'empressai de courir chez son *excellence*, quoiqu'il fût près de minuit :

Couchez vous là, me dit-il, en me montrant son lit, & me jettant cent sequins dans une bourse, apprenez-moi si, lors de mon mariage, je reçus une fille ou une femme dans ma couche. Après avoir ramassé la bourse, & quitté ma perruque, je m'étendis sur le lit. La réponse fut si peu équivoque, que son *excellence* irrité contre sa moitié, & croyant apparemment la voir sur le lit, tire un pistolet de sa poche, l'arme, & le décharge de mon côté. Graces à l'étourderie ou à la maladresse du magnifique seigneur, la balle se perdit dans le chevet sans m'avoir fait d'autre mal que celui de m'avoir effrayé.

Revenu de sa première fureur, le noble vénitien me fit ses excuses ; il m'aida à sortir de ses duvets multipliés ; il plaça lui-même ma perruque sur ma tête, se passa

deux ou trois fois la main sur le front ,
& me dit froidement qu'il empoisonneroit
son épouse.

J'avois quitté le jaloux ; ma gondole
m'avoit déjà ramené à l'auberge , que je
craignois encore l'artillerie de son excel-
lence. Retiré dans ma chambre , je me
mis à réfléchir sur la singularité de mes
événemens. Je n'eus pas de peine à con-
venir que mon secret ne pouvoit que trou-
bler mon repos & celui des autres. Dans
mes réflexions philosophiques , j'étois tenté
de laisser les lits de nôce dans le silence
auquel les avoit prudemment condamnés
le créateur ; cependant l'espoir de faire
fortune reprenoit le dessus ; & je m'obsti-
nai à faire comme bien d'autres , c'est-à-
dire , à vivre aux dépens de la douleur
des voisins. La moitié du monde ne
vit-elle pas en effet de la sueur , des fati-
gues , & de l'imbécillité de l'autre moitié !



N^o VI.*Quatrieme nuit.*

J'avois oublié la scene de son excellence, & j'avois mis le divorce dans plusieurs ménages vénitiens, lorsqu'une dame me fit conduire chez elle. Elle desiroit savoir si elle avoit eu les prémices de son époux; sa curiosité jalouse alloit même jusqu'à savoir si le lit nuptial n'avoit servi à consumer aucune infidélité. L'expérience magique fut taxée quatre-vingts sequins; la dame paya; & le bois de lit tint la conversation suivante : „ Il est onze heures „ du soir; hier à la même heure son excellence le maître de la maison donna „ de nouvelles preuves de sa passion à „ son premier page..... „

Comme c'étoit la premiere fois de ma vie que j'entendois de telles horreurs, je me jettai hors du lit, & n'eus pas la force de laisser finir cette conversation. La dame, plus au fait que moi des intrigues du pays, me reconduisit vers la couche nuptiale;

elle me dit de contenir ma colere, en me remerciant des bontés que j'avois pour elle. Je me doutois, me dit elle, de cette amourette; il faut bien passer quelques caprices; mais continuons, ajouta-t-elle.

J'avois eu la complaisance de m'étendre de nouveau sur le lit; mais comme il continuoit à tenir des propos si impertinens & si nouveaux pour moi, je remis ma perruque, saluai madame, & regagnai mon logis.

Un homme à secrets ne peut guere séjourner du tems dans une ville sans compromettre sa réputation; je jugeai donc à propos de quitter cette république; mes pas se tournerent vers la Toscane. Là les femmes & les maris sont comme ailleurs à peu de chose près. Les bois de lit y sont assez plaisans, lorsqu'on a comme moi le talent de les faire parler.

Après avoir amassé quelques sequins dans ce duché, je pris la poste pour me rendre à l'univers romain. Quoique ce pays soit peuplé de célibataires, les lits ont mille choses à raconter: il fallut bien m'habituer avec les propos licentieux. En voyant les peintres Français, Anglais &

Allemands , peindre toujours les amours en petits garçons , on ne doute plus que la peinture ne nous soit venue de l'Italie.

Tout en faisant jaser les lits à mon profit & à la honte des maris , je parcourus l'Etat de Naples , la Sicile & l'Isle de Malthe. Là je m'embarquai pour Constantinople.

Je fus offrir mes services au grand sultan qui me proposa la charge de maquignon breveté pour l'entretien de son ferrail. Sans savoir à quoi cela m'obligeoit , j'acceptai le parti ; & le même jour l'empereur aux moustaches m'envoya un chirurgien pour me mettre en état de parcourir le ferrail sans le danger de succomber aux tentations.

Le bourreau avoit déjà posé couteaux , ciseaux & tenailles sur ma table. J'eus beaucoup de peine à le déterminer à remettre l'opération au lendemain.

On m'assura dans le pays qu'il ne falloit pas badiner avec les parens de Mahomet : ainsi je jugeai à propos de prendre une place dans le premier vaisseau , & de faire banqueroute au croissant.

J'étois en pleine mer. Je méditois sur

la

la bizarrerie de ma destinée, lorsque je fus retiré de mes rêveries par des cris & le bruit de l'artillerie. Je montai sur le pont, je vis qu'on nous attaquoit, & qu'il s'agissoit de se défendre; mais comme la philosophie est une arme de paix, je courus me coucher au fond de cale.

Les corsaires algériens furent bientôt nos vainqueurs. On nous pilla; on nous chargea de chaînes; & quinze jours après nous nous trouvâmes exposés à Alger sur un marché public.... Quelle horreur! un médecin, un philosophe, se voir conduire sur une place par un licol, & entendre marchander sol par sol son existence!.... Sans prévoir ce qui m'arriveroit, & croyant adoucir mon sort, je me hâtai de dire que j'étois un savant, & de parler surtout de mon talent à faire jaser les lits de nôce. Sur l'exposé d'un tel mérite, un marchand maroquin me paya à notre maquignon, & je fus conduit aux pieds de sa majesté le roi de Maroc.

On avoit mis mes talens à l'essai avant que de me présenter au sultan maroquin. Mais dans ce maudit pays, il m'en coûta cher d'avoir eu de l'esprit ou plutôt du

génie. Puissent les bois de lit ne m'avoir jamais adressé la parole ! funeste *Swedenborg*, barbare *saint Martin*, pourquoi faut-il que j'aye pénétré le sens de vos écrits ?

N° VII.

Cinquieme nuit.

Le jour commençoit à baïsser , lorsque mon maître suivi de trois ou quatre esclaves , me fit costumer en maroquin , & me prenant ensuite par la main , me conduisit dans un magnifique palais. Je fus présenté à une espece de sultan qui fumoit sa pipe en lisant la gazette du pays. Ceux qui me présenterent se jetterent à genoux ; je fis comme eux. Le sultan prononça quelques mots barbares , & nous quittâmes notre position humiliante.

Ce roi avoit un interprète qui m'adressa la parole en allemand ; après avoir satisfait à ses réponses , on compta de l'argent à mon maître qui se retira. Deux personnages à moustaches longues & pendantes me firent signe de les suivre ; j'obéis ponc-

tuellement ; & je me trouvai dans un riche appartement.

On me servit à souper. Je fus ensuite déshabillé & couché sur une espèce de lit bien différent de ceux que j'avois vus jusqu'alors. Il me vint en idée de savoir si les lits faits de cette manière parloient aussi ; voici pour mon malheur le discours qu'il me tint. „ tu es le deux cents trenté-
 „ deuxième que je reçois dans mes bras ;
 „ tu ignores, sans doute, l'usage auquel
 „ je suis destiné ; mais dans peu tu ne
 „ feras plus homme. „ Epouvanté de ces paroles affligeantes j'allois me lever , lorsque ces esclaves me firent signe le sabre à la main de ne point changer de place. L'un d'eux me tendit une tasse, où étoit une liqueur brune, je bus, & m'endormis.

Ces scélérats de maroquins tirent bien parti de ma léthargie ; car à mon réveil un esclave s'approche de mon lit , se jette à genoux , & me tend une boîte qu'il me fit signe d'accepter. Je prends le cadeau qui me parut d'un grand prix , car la boîte étoit d'or , & garnie de pierres précieuses. Comme elle étoit plus grande qu'une tabatière , je voulus savoir ce

qu'elle contenoit, & juger au juste de la magnificence de sa majesté. J'ouvris, je vis une espece de petite momie assez artivement arrangée. La forme du bijou me fit promptement porter la main à un certain endroit ; quelle fut ma surprise, lorsque je vis d'où on avoit tiré cette momie ! je me mis à pleurer, & la boîte tomba de mes mains.

Pauvre docteur ! tu n'es donc plus homme ! te voilà ne tenant plus à aucun sexe, & physiquement rangé dans la classe des monstres !.... Tout en déplorant mon sort, je ne pus cependant m'empêcher d'admirer l'adresse des chirurgiens de ce pays là. Quoi, me disois-je, en Europe on ne fait pas faire une saignée sans faire crier son malade !

Nº VIII.

Sixieme nuit.

Un esclave avoit ramassé la boîte & la momie que j'avois laissé tomber ; elle me fut présentée de nouveau ; & je crus devoir

la conserver précieusement. Après avoir passé la journée à pester contre le sultan, les chirurgiens & mes talens, je me disposois à prendre du repos, lorsque les officiers du ferrail se présentèrent dans mon appartement. On me conduisit auprès du monarque, qui me fit dire par son interprète qu'il desiroit savoir s'il avoit eu les prémices des femmes de son ferrail, ainsi qu'on le lui avoit assuré.

Nous nous rendîmes à l'endroit qui servoit de théâtre nuptial à ce coq couronné. Je fis parler les lits maroquins, le résultat de la conversation fut que le sultan n'avoit jamais été qu'un sot, & ses marchands d'esclaves des imposteurs.

J'avois bien vu des Européens, des Suisses, des Napolitains en colere; mais un maroquin est toute autre chose. On sortit le cimenterre du fourreau, on égorgea des negres, des eunuques, des sultanes. On fraploit à tort & à travers; & la scene achevée, il n'y eut que le roi & moi qui nous trouvâmes la tête sur les épaules.

De tels mouvemens de fureur firent enfin tomber le sultan en fincope. Tout tueur qu'il étoit, je courus à lui pour le

rappeller à la vie. Je n'avois ni eau de luce , ni eau des carmes , ni vinaigre radical. Ne trouvant que ma momie sous mes mains , je la portai aux narines de sa majesté qui reprit aussitôt connoissance. Cet accident me fit découvrir par hasard que , si les parties génitales du castor sont bonnes pour les vapeurs des dames , celles d'un docteur sont excellentes pour les convulsions des maroquins.

Revenu à lui , le roi me pria de rester dans son royaume, & même à sa cour , pour lui aider à en changer les mœurs. Nous convînmes de réformer l'usage du ferrail , puisqu'il étoit inutile : on rendit la liberté au sexe qui fait toujours se moquer de nous , de quelque façon qu'on s'y prenne.

On a beau faire , un lion ne s'apprivoise que très-difficilement. Malgré que mon sultan me traitoit quelquefois avec bonté , il étoit toujours roi la plus grande partie de la journée. Des hommes à qui l'on a fait croire dès l'enfance que l'univers est leur patrimoine , ne peuvent jamais être que des orgueilleux insupportables ; & les vertus des autres mortels ne sont que des

puérilités. Leurs volontés sont des droits; ils mettent leurs caprices à la place des loix, & font châtrer un médecin, parce qu'ils sont curieux de savoir si le ciel ne fit des femmes que pour eux.

Ne pouvant habiter avec un sultan, je résolus de regagner l'Europe; mais je voulois me venger avant que de partir. Je crus ne pouvoir mieux réussir qu'en répandant des lumieres philosophiques dans le royaume. Tandis que j'amusois le roi par des expériences physiques & des tours de gobelets, je parlois raison à ses sujets. Bientôt le mot de liberté vint à la mode. L'homme connut ses droits. On rognâ les griffes de l'aigle impérial; & je partis chargé d'or & de pierreries.

N° IX.

Nation prudente.

Le vaisseau qui me portoit, fit voile pour la Grande Bretagne. Là je voulus de nouveau mettre à profit mes talens furnaturels; mais les maris de ce pays-là

ne m'écouterent pas. On me dit qu'on étoit heureux toutes les fois qu'on croyoit l'être ; & l'on me conseilla d'aller chercher fortune ailleurs.

J'eus beau vouloir donner vogue aux traits soupçonneux du cocuage ; il n'y eut pas un anglais qui voulût me donner une guinée pour faire jafer son lit de nôces.

Je vins en Hollande, même obstination : comment faire ? On parloit alors d'une impératrice ; je voulus tenter d'aller interroger son bois de lit, pour savoir à quoi m'en tenir à son sujet ; & je partis.

Nº X.

Septieme nuit.

Bon Dieu ! qu'il faisoit froid dans ce pays-là. Cependant les bois de lit tenoient par fois des conversations gaillardes. Si on est moins voluptueux dans le Nord, on y est plus robuste ; c'est ainsi que la nature fait compenser d'un côté ce dont elle nous prive de l'autre.

Quelques maris furent mon arrivée, & me firent faire des expériences. La capitale

de cet Empire me valut des sommes considérables. Chargé d'or, & curieux comme un philosophe, je ne voulois pas quitter le pays sans avoir conversé avec le premier des bois de lit. Il s'agissoit de profiter du tems que la maîtresse étoit à une de ses maisons de plaisance. Il falloit encore gagner les laquais de la maison; mais les gens de cour ne sont pas plus difficiles à séduire que les autres.

Grace à la clef d'or, & à la rapacité de quelques valets gentilhommes, je fus introduit dans l'appartement sacré à minuit. Le bois de lit m'assura que je n'étois pas le premier homme qui eut pénétré à de telles heures dans ce sanctuaire; mais le résumé de la conversation me prouva qu'il ne falloit pas que ceux qui s'y présentoient, apportassent comme moi leur momie dans une tabatiere.

Le lecteur indiscret me demandera peut-être où est cet empire. Je lui répondrai, imbécille, ne vois-tu pas que c'est un rêve?

La tête d'une femme va comme celle d'un fou; l'une & l'autre font des généraux à toute heure. Ah, si celle d'un écrivain alloit de même; si un auteur disoit ce qu'il

fait & ce qu'il pense. Son ouvrage auroit l'air d'un libelle diffamatoire; on embraseroit le livre; on pendroit le libraire; on crucifieroit l'homme de lettres; & le Pape feroit prié d'excommunier les lecteurs.

Le roi de Maroc auroit mieux fait de me tailler la langue que la virilité. Je ne ferois pas exposé à aller pourrir entre des murs ennoblis par la tyrannie. Mais je suis vieux; j'ai vécu ce que je voulois vivre; & je parlerai.

Quelle conclusion peut-on raisonnablement tirer de mon discours! qui osera s'en prendre à un extravagant qui fait conversation avec des bois de lit? Bon. Continuons; & passons en France.

Nº XI.

Jours & nuits sans date.

Me voilà à Paris. Un imprimeur a déjà fait mes affiches. Elles sont placées à tous les carrefours, & la nation est ivre de mes talens. C'est un duc qui veut connoître sa Laïs: c'est un colonel qui veut entendre

parler le lit d'une chanteuse de l'opéra. Le président veut savoir à quoi s'en tenir sur sa famille ; l'aîné de ses enfans lui ressemble, & cependant jamais physicien ne fut si achalandé que moi, & en aussi peu de jours. Il n'y a ni globe, ni baquet magnétique, ni miroir magique, qui ait fait courir tant de curieux que moi.

Ce qu'il y avoit de plaisant dans ce pays-là, c'est que mon art n'y choquoit personne. On ne m'y faisoit interroger les bois de lit que pour en rire. Le sérieux n'est jamais entré pour rien dans les expériences.

Un corps de politiques auroit bien voulu m'embrouiller dans des affaires de gouvernement ; mais j'eus l'art de quitter le pays avant le jour de l'expérience. Il s'agissoit d'aller m'étendre sur le lit d'une haute & puissante dame ; de mettre par écrit la réponse du bois de lit ; & de présenter ce verbal à la nation assemblée. Qu'importe, me disois je, pour la prospérité d'un Empire qu'une femme ait fait ses enfans à gauche ou à droite ! ne nous mêlons pas de ces choses qui exigent tant de publicité ; & ne renouvelons pas le massacre de Maroc.

Les hommes auront beau faire des loix ; des réglemens , des nœuds , des chaînes , &c. la nature travaillera toujours en commun. Les humains seront freres ; & les enfans n'appartiendront jamais qu'à la république.

Qui diroit qu'on m'a mutilé à Maroc ! je parle comme un livre. Je philosophe comme un homme tout entier ; mais je prie mes auditeurs de ne pas me prêter des vues de haine , de calomnie , ni de médisance. J'ai maintenant l'ame aussi pacifique qu'un des premiers chanteurs de M. le pape. Ce que je dis n'est que pour rire. Et mon discours n'a guere plus de suite ni de sens que ceux des somnambules de Mesmer.

A propos de somnambules , je vous dirai qu'il y a beaucoup de femmes qui le font : j'ai entendu des bois de lit me raconter des événemens bien plaisans sur les maris qui dorment , comme sur les femmes qui se levent la nuit. Les physiciens ont dit de belles choses sur le somnambulisme ; mais les femmes & les amans en savent davantage qu'eux sur cette matiere.

J'ai veillé en France, j'y ai dormi; j'y ai gagné quelque argent; mais, comme je l'ai dit plus haut, il valoit mieux partir que de s'exposer à tenter une grande expérience. Allons, cocher, attalez, & prenons la route d'Espagne.

Nº XII.

Mauvais jours & mauvaises nuits.

On sort de Paris comme d'une autre ville. On enfile une grande route. La voiture marche quelques heures. On descend dans une auberge. Et ce train-là dure jusqu'à ce qu'on soit à sa destination.

Ma momie étoit toujours dans la boîte d'or. On auroit dit que les filles d'auberge le favoient; car elles ne me faisoient aucune agacerie.

Voici un trait bien noir de la part des fermes ou des gabelles. A la frontiere de France je suis fouillé. On voit les dépouilles de ma virginité embaumées; & l'on me force à en payer des droits de sortie. J'ai beau dire que cette momie est la

mienne; je montre les cicatrices. On n'é-
coute rien; & l'on me vole fix livres.

Mon voiturier me fit observer que pour
ne rien payer sur l'Etat où nous étions
prêts d'entrer, je n'avois qu'à baptiser cela
du nom de reliques. Moi qui ne fais pas
un mot de la grammaire catholique, je suis
le conseil du cocher; & ma momie entre
sans être imposée.

La physique ne prend pas racine dans
tous les terrains. Aussi je n'eus pas plutôt
annoncé mon secret, que je reçus la visite
de deux hommes sans cheveux ni naturels,
ni postiches. Ces Messieurs me ramenerent
aux élémens de la religion, on m'interro-
gea sur ma croyance. Et deux heures
après je fus conduit dans une maison de
force. On m'accuse le premier jour d'être
franc-maçon; le lendemain on m'enchaîne
comme philosophe; un autre jour on veut
me brûler comme forcier.

Heureusement pour moi que mes juges,
dont on soupçonne le nom, furent curieux
de savoir si j'avois réellement le secret de
donner la parole aux bois de lit. Le chef
de l'inquisition avoit une maîtresse qui lui
avoit coûté tant d'argent, qu'il me fit sortir

de prison pour aller faire une expérience chez sa donzelle.

Le caffard fut content de moi. Je m'aperçus cependant qu'il craignoit pour l'honneur de son corps que le secret de faire parler les bois de lit ne devînt public. Il m'avoit fait sortir incognito de mon cachot; il vouloit adroitement m'y faire retourner sous le prétexte religieux qu'on m'y donneroit une absolution générale. Je feignis de donner dans le piège; & promis de regagner l'inquisition en le quittant.

Il est essentiel de dire que les inquisiteurs avoient tout mon argent & mes bijoux. Moi, qui crus la justice de tous les pays, je courus me jeter dans ses bras. Mais un vieillard à vaste perruque me fit savoir que le tribunal qui avoit confisqué mon bien, avoit le droit sacré de juger sans appel. Il finit par me donner le prudent conseil de me mettre en marche pour une autre hémisphère.

Je partis donc en tournant des regards d'indignation contre les murs cruels où je me voyois forcé de laisser une partie de moi-même; car il est bon de dire que l'inquisition s'étoit approprié ma momie,

vû qu'elle s'étoit trouvé logée dans une vaste boîte d'or, & garnie de diamans.

Vraiment réduit dans un état philosophique, le docteur part d'Espagne; & deux mois après il arrive à Montpellier.

Nº XIII.

Mauvaise journée. Le docteur est promené sur un âne.

Placé au centre d'une faculté médicale, aussi joyeux qu'un enfant qui a retrouvé sa mere, je me décraftai du mieux possible pour aller rendre une visite de cérémonie au chancelier de l'université M. Purgon premier.

Après avoir fait huit heures d'antichambre chaque jour, & pendant un mois de suite, je renonçai à voir cette alteffe doctorale. J'ai su ensuite que ce n'étoit point fierté de sa part; mais qu'il avait chez lui une si grande quantité d'amans invalides, qu'il ne pouvoit recevoir personne.

Toute chatrée qu'étoit ma philosophie, cette maladie qui attire tant de gens à
Montpellier

Montpellier ne lui parut pas indigne de ses études & de ses recherches. Je me mis à calculer sur son origine , ses effets, ses suites , & le remede qui lui convient : le résultat de mes réflexions sur cette matiere fut, qu'on avoit tort de se prendre de cette peste aux Américains; car ceux , qui ont inventé l'inquisition, ne sont ils pas assez ennemis de l'homme pour avoir inventé la vérole & ses symptômes? Ce virus, me paroissant logé dans les humeurs, je conclus que les sueurs étoient la seule crise de cette maladie; & que pour guérir un amant malheureux, il n'étoit que le faire suer... Ainsi la fatigue , les broffes, les frictions, &c. peuvent produire tous les effets qu'on a la bonhomie d'attribuer au mercure.

Je trouvai mes réflexions physico-médicales sur le virus vénérien si justes & si utiles à l'humanité , que , selon la méthode scholastique, je les arrangeai en propositions; je les portai chez le bedeau de l'université , & demandai permission à la faculté de soutenir une thèse publique sur ce sujet.

Tous les professeurs se déchaînerent

D

contre moi à la lecture de mes propositions. Ne suivant pas la route battue par ces Messieurs, je fus traité d'imposteur ; on brûla ma thèse ; & la faculté assemblée ne me répondit que par un décret d'exil.

Les médecins peuvent bien punir de mort ceux qui se mettent dans leurs mains ; mais je crus leurs lettres d'exil sans force : aussi ne voulus je point sortir de Montpellier. J'en fus quitte pour ne pas parler de mes découvertes sur le virus siphilitique.

Laisant la faculté & sa routine hypocritique, je tournai de nouveau mes ressources sur la curiosité des gens mariés & l'indiscrétion des bois de lit. J'avois déjà ramassé quelque argent & brouillé force ménages, lorsque la vengeance de la faculté crut devoir me poursuivre jusques dans mes opérations philosophiques.

Chaque pays a donc son inquisition..... Des satellites m'arrêtent ; me couvrent la poitrine d'un écriteau, me placent sur un âne, & me promènent par la ville (*).

(*) Un ancien décret de l'université de Montpellier condamne tous les charlatans à être publiquement promenés sur une âne, & ensuite à être chassés de la ville.

Celui, qui étoit chargé de conduire l'âne, craignant apparamment que le bucephale n'eût quelques vivacités, ou la marche trop rude, me remit un suspensoir, & m'invita de le placer crainte d'accident: croyant que je ne le comprenois pas, il voulut lui-même appliquer cette espece de bandage; mais quelle fut sa surprise & ma honte, lorsqu'il montra publiquement que je n'en avois pas besoin! alors on ne me jugea plus digne de compassion; je ne fus pas plutôt perché sur la monture à longues oreilles, que les filles & les femmes me jetterent de la boue & des œufs par le visage, & cette humiliation dura autant que la promenade. Chaque spectateur m'honoroit d'une injure; tiens, disoit l'un, regarde ce docteur monté sur un âne! Non, ripostoit l'autre, c'est un âne monté sur un docteur. C'est ainsi que par la plus juste compensation le public se moquoit alternativement du patient & de la faculté.

Cette procession humiliante dura près de six heures. Ensuite on me conduisit hors de la ville, où l'on me remit mon paquet, & où l'on me signifia de la part du corps galénique de ne pas reparoître à

Montpellier sous des peines plus rigoureuses.

L'âne avoit l'air aussi triste que moi ; c'est de tous les êtres qui m'entouroient celui qui avoit montré le plus de sensibilité ; aussi l'embrassai-je de bien bon cœur, & nous nous séparâmes.

N° XIV.

Nuit délicieuse. Le gazon parlant.

C'est dans les grands événemens qu'un homme de tête a besoin de toute sa philosophie. Il fait se soumettre sans murmure au décret de la planète qui présida à sa naissance.

A deux lieues de Montpellier je trouvai un petit cabaret : j'y bus une pinte de vin ; & ce doux narcotique acheva de calmer mes sens. Je me remis en route. Tout en rêvant sur mes talens, mes malheurs & ma résignation, je quittai la grande route. Le sentier que je suivois, me conduisit dans un bois, où je ne m'aperçus d'être que lorsqu'il fut nuit.

Le calme qui regnoit autour de moi, la beauté de la saison, le local, tout m'engagea à ne pas passer plus loin. Je m'étendis sur le gazon pour y attendre le sommeil, le réveil & le jour.

Comme les faveurs de morphée se faisoient un peu attendre, il me vint dans l'idée que si j'étois sur un bois de lit, je pourrois lier conversation avec lui. Je n'eus pas plutôt fait ce souhait que le gazon prit la parole : „ L'endroit, où tu reposes „ ta tête, fut plus d'une fois le trône de l'a- „ mour. J'ai servi de bois de lit à de jeunes „ amans dont les vœux vraiment sinceres „ n'ont été entendus que d'eux & de moi. „ Ce premier de tous les liens les a con- „ duits à l'hymen le plus fortuné „. Ce discours porta un baume délicieux dans mon ame. Je m'écriai avec transport ; me voilà donc avec l'homme de la nature ! & les bergeres sont-elles fidelles ? Toujours, me répondit le gazon. Connoit-on les infidélités, les fourberies, les plaisirs feints, &c. ? Ces mots étant inconnus au gazon, il ne me fit aucune réponse.

Charmante nuit, tu ne sortiras jamais de ma mémoire ! C'est toi qui m'as donné

l'idée de me retirer à la campagne , & de choisir le Mont-Jura pour dernière demeure !

Après que j'eus dormi quelques heures , le jour parut : un villageois qui passoit , m'aida à regagner la grande route ; & deux jours après , j'arrivai à Marseille.

Nº X V.

Changement de magie.

Quoiqu'au sein d'une ville grande & bruyante j'avois encore la conversation du gazon présente à la mémoire. Quelle différence de ce discours avec celui que m'ont tenus les bois de lit ! Le cœur honnête & naïf d'une villageoise vaut toutes les richesses de nos grandes dames. L'habitant des hameaux se passe la main sur le front , sans y trouver de ces rides inquiétantes : la surface de l'os frontal n'est interrompue par aucune de ces excroissances qui sont si communes dans les villes , qu'on finit par en rire.

Cela me fait venir une idée. Je demande

aux mathématiciens pourquoi l'homme des villes dit ma femme, en parlant de son épouse; tandis que le paysan dit toujours notre femme. Cette erreur de calcul est dictée par l'orgueil ou l'ignorance. Gens de ville, taisez-vous, ou apprenez à compter !

Dégoûté des villes, comme de ceux qui les habitent, je fis le projet de me retirer dans quelque village pour y achever ma carrière au sein de la vertu & de la simplicité. Je n'avois cependant point encore assez d'argent pour me fixer; car enfin on a beau être philosophe, encore faut-il payer son hôte. Pressé de jouir du repos, je résolus de ne plus travailler que deux ans, & puis de chercher un gîte.

Les scènes que j'avois jouées, le dénouement de Maroc, celui de Madrid, celui de Montpellier, me dégoûtoient diablement du métier de consulter les bois de lit. Un tel secret avoit trop l'air magique, & finissoit toujours par m'attirer des algarades. Je me mis à faire le répertoire de tous mes talens.

Tout en cherchant un ressort assez actif pour ramasser quelques louis sous peu de

tems, je fis connoissance à l'auberge avec un riche négociant portugais. Comme il étoit un peu indisposé, je lui conseillai des remèdes. Mon homme ne mourut pas; & tout le quartier sut que j'étois médecin.

Quand je me vis affailli de malades, je fis courir des billets pour m'épargner leurs visites, & leur dire de m'envoyer six francs & un verre de leur urine.

Cette manière de consulter, qui n'embarrasse ni les médecins ni les malades, prit à merveille. Je fus bientôt à même de faire jeter chaque jour plus d'un tonneau d'urine dans mes latrines.

Les meilleures choses n'ont qu'un tems. Les malades se lassent; les ennemis crient; & le philosophe est forcé de fermer boutique. Le négociant portugais, croyant m'avoir de grandes obligations, ne voulut jamais que je me séparasse de lui. Je consentis à le suivre à Lisbonne; & nous partîmes.



N^o XVI.

*Je retrouve mon signe de virilité, ou plutôt
ma momie.*

C'est une belle chose que les voyages ; surtout quand on ne les fait ni à pied , ni à ses frais. Parlez-moi de faire voyager un homme pour le former. On voit des routes, des palais, des chaumières, des champs, des bois, des jardins, des hommes, des femmes & des cabarets. Sans manie philosophique, & mon habitude de rêver sans cesse à quelque chose, j'aurois vu de belles affaires dans mes voyages. Je suis fâché de n'en avoir pas tenu un journal exact.

A quoi servent mes réflexions ! tant pis pour le lecteur, si je ne me rappelle pas de tout ce que j'ai vu. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je suis maintenant dans un village du royaume de Portugal.

Attention, lecteur ! admire avec moi la providence & ses caprices. Tu vas voir que j'étois en Portugal bien long-tems avant que d'y être arrivé.

Il étoit dix heures du matin. Notre voiture traversoit un petit village, lorsque nous vîmes une foule de villageois qui se rendoient à l'église paroissiale. Mon compagnon les interrogea, & nous apprîmes qu'on célébroit ce jour-là la fête d'une relique qu'on avoit le bonheur de posséder dans le village depuis un an ; relique qui, nous dit-on, faisoit des miracles inouis.

On est toujours curieux de voir des miracles. Ainsi mon compagnon n'eut pas de peine à me faire consentir de nous arrêter, & de participer à la fête. On nous conduisit dans une petite hôtellerie, dans laquelle nous ne fumes entourés que de bossus, de boiteux qui venoient de loin pour redresser leur individu.

Nous nous fîmes la barbe ; nous passâmes du blanc sur nos perruques ; nous déjeûnâmes, & nous acheminâmes vers le temple. Il nous fallut une bonne heure pour pénétrer depuis la grande porte de l'église jusqu'au sanctuaire. Tantôt c'étoit une béquille qu'on nous appuyoit sur le pied, & qui nous faisoit pousser un cri affreux. Tantôt c'étoit une jambe de bois qui frappoit les nôtres, & nous renversoit

sur les voisins. A chaque instant c'étoit un aveugle qui nous donnoit de son bâton sur le dos. Enfin nous eûmes à souffrir la passion la plus complete pour venir jusqu'au ministre qui faisoit baiser la relique, & qui recevoit les offrandes.

Mon négociant avoit déjà fini sa dévotion. L'abbé se tourne vers moi, me présente la boîte. Quelle est ma surprise ? je reconnois la boîte d'or & la momie ?

C'est moi, m'écriai-je, en voulant arracher la relique des mains du prêtre ; c'est moi, vous dis je ; ce morceau de chair m'a été coupé à Maroc, & volé à Madrid.

Il étoit impossible que le prêtre & les assistans pussent soupçonner ce dont il étoit question entre moi & la relique. Aussi me prit-on pour un possédé, ou pour un muet de naissance qui venoit de trouver la parole. Tout le monde gueuloit *miracle* ; & mon refrain étoit toujours, c'est moi, rendez-moi ma momie.

Le négociant portugais, qui savoit que ma cervelle avoit de tems à autre des absences, prit cela pour un accès de distraction philosophique, & m'entraîna hors du temple. Il n'osoit me parler de cette folie ;

cependant j'avois besoin d'épancher mon cœur. Je lui fis donc part de tout ce qui m'étoit arrivé à Maroc & en Espagne. Pour lui prouver la vérité de ces faits, je lui dépeignis la boîte & la momie, en le priant de retourner dans le sanctuaire, & d'observer si la relique ressembloit au portrait que je venois de lui faire.

Il vit, & doutoit encore.....

Je voulus laisser passer la journée, c'est-à-dire laisser finir la fête, pour avoir une conférence avec le curé du village; persuadé qu'il me donneroit des éclaircissements sur la boîte.

Débarassé de la pompe de son ministère & des gênes de la fête, le pasteur nous reçut assez chrétiennement: nous acceptâmes le dîner qu'il nous offrit; & tout en mangeant sa soupe, j'amenai la conversation sur le saint qu'on avoit fêté la veille.

Tandis qu'il nous racontoit pieusement qu'il tenoit ce trésor de son excellence le grand Inquisiteur d'Espagne, je n'osois regarder mon ami, de crainte de partir d'un éclat de rire l'un & l'autre, & par-là de nous faire une affaire avec le curé. Notre surprise fut encore plus grande, lorsqu'il

nous assura sur sa conscience que la momie faisait les plus grands miracles.

Après une longue conversation sur la foi, ses effets, & la vertu des corps saints; je finis par faire part de mes aventures au curé. Je passai dans sa chambre à coucher pour lui prouver que j'avois été rasé à Maroc. Nous considérâmes la momie de plus près; & nous ne doutâmes plus de ma canonisation partielle.

Souvent on attribue à des causes cachées ce qui n'est qu'un effet physique de la matiere. Que fait-on si la partie naturelle d'un docteur n'est pas tout naturellement un vrai spécifique contre la plus grande partie des infirmités? la rhubarbe, le sené ne purgent-ils pas sans miracle, & sans l'intercession des anges?

On deviendroit fou si l'on vouloit trouver le grand pourquoi des effets les plus simples; aussi quittâmes-nous le pasteur; & nous terminâmes toute conversation sur les reliques.

Ce que le négociant portugais venoit de voir, lui imprima une grande vénération pour moi. Il me donna une telle réputation à Lisbonne, que huit jours après notre

arrivée, je fus arrêté dans toutes les rues ; & je ne pouvois regagner mon logis qu'après avoir touché les chapelets de toutes les dévotes.

Fété dans un pays , emprisonné dans un autre ; tantôt canonisé , tantôt monté sur un âne : c'est bien là la vie d'un saint , ou plutôt d'un martyr de la fortise des hommes. Il falloit que j'eusse toute la tête d'un philosophe pour me faire à la bizarrerie de ma destinée.

Nº XVII.

Un testament n'est pas une folie.

Il faut que tout finisse ; tel est le décret de la mere nature. Mon ami le négociant portugais vint à tomber malade, il fit son testament, & mourut. Le défunt me laissoit la preuve d'amitié la plus forte dans cet acte authentique ; car il m'avoit institué son héritier.

Quoique reconnu pour saint, je ne me crus point en droit d'envahir un héritage qui m'étoit étranger. Je fis appeller les

parens du défunt ; & je les priaï de vouloir bien regarder le contrat comme nul. La gent ecclésiastique , convoiteuse des héritages , fut surprise de cet acte de générosité : ce trait philosophique m'enleva les bonnes grâces des moines.

Les neveux du négociant , en reprenant l'héritage , me forcèrent à recevoir un cadeau de cent portugaises. Le projet que j'avois formé d'aller vivre dans une campagne , m'engagea d'accepter cette somme. Le testament fut annullé ; & je laissai mes reliques en Portugal.

Nº XVIII.

Je cherche un asile.

Le monde est rond ; on marcheroit longtemps avant que d'en trouver le bout. Un philosophe est plus embarrassé qu'un autre , lorsqu'il veut aller quelque part , parce qu'il fait que tous les chemins menent à Rome. Tout en faisant des réflexions de cette nature , je sortis du royaume de Portugal.

Je marchois sans savoir où j'allois. Dès que je voyois des bosquets, une forêt, je projettois d'y planter piquet. Mais je me remettois bien vite en marche, dès que je savois des habitans du pays que le droit de citoyen ne m'y donneroit pas celui d'être maître chez moi.

Partout je trouvois des chaînes forgées pour enchaîner l'homme : tantôt c'étoit des corvées, tantôt des impôts onéreux.

Marchons encore , nous trouverons peut être l'asile de l'humanité.

Je consultois les laboureurs partout où je passois. Nulle part je n'étois tenté de partager leur joug & leur misère.

Le hasard me conduisit en Suisse ; je n'ai trouvé que là l'image de la liberté. Un homme a des droits ; chacun les respecte dans son semblable. J'y séjournai quelque tems. Mais l'envie de vivre & mourir dans la solitude, me fit chercher un asile dans les montagnes les plus élevées. Tout en cherchant un hermitage , je rencontrai un charbonnier qui vivoit , comme un sauvage, sur le haut du Mont-Jura. Nous eûmes bien vite fait connoissance ensemble ;

ble ; & nous convinmes de vivre & de mourir dans la même chaumière.

Grands de la terre ! êtres magnifiques & décorés ! dressez-vous sur le trône ! mon hôte & moi sommes plus élevés que vous. C'est en vain que les artistes voudront dresser des pyramides sur vos tombeaux ; celui du charbonnier & le mien auront pour pyramide la pointe hérissée & majestueuse du Mont Jura !

Le tonnerre gronde sur la tête des gens de cour ; mais ceux qui habitent le Mont Jura , voient la foudre se former & éclater sous leurs pieds. Que ce séjour est charmant ! l'air empesté des villes ne peut s'élever jusqu'à nous. Le crime , les maladies n'y pénétreront jamais ; c'est plutôt l'asile des Dieux que le séjour des hommes.



„ Posez le cas qu'au sens littéral vous trouvez
„ matieres assez joyeuses & bien correspondantes au
„ nom ; toutefois pas demeurer là ne faut, comme
„ au chant des Sirenes, ains à plus haut sens interpréter
„ ce que par aventure cuidiez dit en gayeté de cœur „.

RABELAIS.

LES
PETITES TETES
SOUS DE
GRANDS BONNETS,

*Pour servir de suite aux rêveries du docteur
Pyrico - Proto - Pâtouphlet.*

„ Rien n'est au-dessus des regards du sage ;
„ rien n'est au-dessous de ses recherches „.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A l'auteur d'un livre intitulé :
MON BONNET DE NUIT.

*Illustre défenseur des droits de l'humanité !
ô Mercier ! ô l'ami des hommes , reçois mes
hommages ! je connois tous tes écrits philo-
sophiques , j'ai vu ton bonnet de nuit ; c'est
sans doute à ce dernier ouvrage que je dois
l'idée d'avoir fait des recherches sur les bon-
nets. Il eût été à désirer que j'eusse été à por-
tée de tremper ma plume dans ton écritoire ;
mais , on le répète depuis long-tems , on fait
ce qu'on peut & non pas ce qu'on veut.*

*Ne crois pas cependant que je veuille
m'humilier pour avoir la gloire de faire ton
éloge : chacun a sa façon d'être comme sa
manière d'écrire. Ma pensée est à moi , la
tienne t'appartient : & si nous nous ressem-
blons en quelque chose , ce n'est , & ne doit
être que par les efforts que nous faisons sans
cesse pour élever le foible & humilier le superbe.*
Adieu.

N^o I.*Nouveau sujet de méditation.*

Fatigué des voyages, las de converser avec les bois de lit, je m'étois retiré dans une forêt pour y terminer ma carrière, & attendre en paix le prix que l'Eternel réserve aux sages. C'est sur le Mont-Jura que j'avois fixé ma demeure. Dans cette paisible retraite un charbonnier s'étoit chargé de me nourrir & loger pour la somme de cent livres par an : vous l'avouerez, c'est bien assez pour la pension d'un philosophe.

Tandis que mon hôte remplissoit ses fonctions de charbonnier, je m'en tenois à celles de contemplateur. Chaque jour j'allois attendre le lever du soleil, assis sur la cime d'un rocher : ce ravissant spectacle réchauffoit ma vieillesse, & me faisoit oublier que je touchois à la fin de ma vie.

J'avois acheté deux chèvres que je conduisois au pâturage. Sans ces animaux je me ferois égaré plus d'une fois, mais leur

instinct , plus adroit que mes combinaisons , me ramenoit tous les soirs à notre cabane commune.

Ce genre de vie paisible me laissoit tout le tems de me livrer à la méditation : aussi en profitai-je à merveille. Les premiers jours se passerent à examiner l'univers en gros ; mais cet objet est si étendu , qu'il étoit nécessaire pour mon repos que je fixasse seulement mon imagination sur un des points qui composent le grand tout. Ayant peu de goût pour la botanique, la minéralogie, l'astrologie pratique, &c. je portai mes études sur l'origine, le but & la différence des bonnets.

Oui des bonnets. Il y a long tems que les hommes les portent machinalement, sans savoir pourquoi ils les portent : cet objet est pourtant bien digne des regards d'un philosophe ; & il seroit à souhaiter que tous les savans s'occupassent à donner l'histoire générale , philosophique & politique des bonnets. Je suis trop près de la tombe pour entreprendre un traité aussi immense ; je me contenterai seulement de donner un aperçu sur cette importante matière.

N^o II.*Plan d'observations.*

Ainsi qu'une tête nue peignoit anciennement la servitude, on voit de même un bonnet représenter tel ou tel mérite suivant sa grandeur ou sa forme.

Du haut du Mont-Jura je vois, avec mes yeux philosophiques s'entend, une grande partie de l'univers gouvernée par des bonnets. Il est vrai que ces bonnets sont sur des têtes, mais quelles têtes pour de grands bonnets !

Bonnets de coquettes, bonnets de procureurs, bonnets de sultans, bonnets de magiciens, bonnets de juges, bonnets de médecins, bonnets de pere de famille, bonnets imposans, bonnets de &c. &c.

Il faudroit toute la patience du botaniste *Linné* pour classer les bonnets & désigner clairement leurs especes. Tâchons de ne pas nous embrouiller dans ce labyrinthe, analysons chaque bonnet l'un après

l'autre ; & comme je fus docteur moi-même , commençons notre analyse par les couvre-chefs hypocratiques.

Nº III.

Bonnets galéniques.

Est ce dans la tête ou dans le bonnet d'un docteur que réside l'art d'amuser le monde malade ? En remontant au principe des choses , on voit clairement qu'un homme n'est & ne peut être reconnu docteur que , lorsque la faculté lui a posé le bonnet doctoral sur la tête. Cette démonstration nous conduit à conclure qu'un médecin sans bonnet n'est pas plus utile à un malade qu'une douzaine de bonnets sans médecin.

Il faut être métaphysicien pour concevoir clairement tous les rapports qui lient les bonnets & les têtes. C'est sans doute la connoissance de ces rapports physiques & moraux qui donna l'idée de faire & de porter des perruques ; car les perruques ne sont autre chose qu'une espece de bonnet.

Qu'un homme se présente chez un ma-

lade ; si son extérieur n'annonce point un médecin , le malade ne sent aucune émotion à son arrivée. Mais si le bonnet doctoral ou la perruque se présente , le pouls du malade augmente de mouvement ; c'est la crise d'un plaideur qui se trouve en face de son juge.

La vertu d'un bonnet dépend de sa forme , & cela se fait par des loix vraiment physiques : car c'est de l'arrangement des molécules organiques que dépend la force de tous les êtres. Ce n'est pas par caprice que tel ou tel porte un bonnet quarré , rond ou triangulaire ; la forme des bonnets date sans doute de l'époque du débrouillement du cahos.

En examinant chaque espece de bonnet , on est à portée de juger de leur différence. On admire la sagesse de la nature en voyant la variété immense qu'elle a mise dans la forme & l'influence des bonnets. continuons notre analyse , avant que de nous livrer aux réflexions.



N^o IV.*Bonnets désignés sous le nom de couronne.*

L'enfant naît nud comme les autres hommes, il n'a rien dans son physique ni son moral qui le classe à part : sa tête est faite pour recevoir le premier bonnet venu. Mais si on place une couronne sur cette tête, l'enfant est roi.

Les rayons de ce bonnet magiques s'étendent à plus ou moins de distance ; on se prosterne devant ce bonnet. Que fait la tête pendant que parle & opere le bonnet ?

Plus un bonnet est grand, moins il reste à faire à la tête qui le porte. C'est ce qui sera prouvé dans les numéros suivans.

La forme d'une couronne est toujours la même. Tant pis pour l'enfant s'il a la tête trop petite. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il n'est jamais arrivé que la tête ait été trop grosse pour le bonnet ; c'est un effet de la prévoyance de la sage mere nature.

N^o V.*Bonnets de mendiants.*

S'il y a des bonnets qui inspirent le respect & la vénération, il y en a d'autres qui font naître la compassion ou pour mieux dire le mépris : ce sont pourtant toujours des bonnets.

C'est bien ici le cas de dire que la tête vaut souvent mieux que le bonnet ; car en remontant au principe des choses, n'est il pas clair qu'il n'y auroit pas de mendiants, s'il n'y avoit ni voleurs, ni avaricieux ? Sur cent pauvres, il y en a toujours quatre vingts qui sont victimes des procureurs, des financiers, des grands, enfin des imposteurs de tout genre. Ne jugeons jamais des qualités de la tête par celles du bonnet ; tel, qui n'en a qu'un de laine rouge ou grise, devoit en avoir un doré.

Quelles que soient les nuances morales d'un homme, on regarde son bonnet pour porter un jugement sur son compte. Le bonnet est-il crasseux & troué ? On met

la main à la poche, on en sort un liard ; & on le donne. Ce n'est pas la tête qui a inspiré la pitié, c'est le bonnet.

A présent tirez des argumens en raison contraire. Jetez-vous à genoux devant un magnifique bonnet ; vous verrez que la tête qui le porte n'y entre pour rien.

C'est un puissant magnétisme que celui des bonnets ! c'est leur forme qui électrise nos regards ; & nous sommes humbles ou impertinens suivant le bonnet qui se présente.

En parlant de bonnets de mendiants, il y en a de plusieurs especes, & de formes bien diverses. La couleur varie aussi dans cette classe immense ; il y a peu d'endroits d'où l'on soit à portée de voir cela comme du haut du Mont-Jura ; car on voit presque tous les clochers & les monasteres de l'Europe.



N^o VI.*Bonnets de grenadiers.*

Tous les sentimens tiennent donc au bonnet. On veut faire le siege d'une place forte; on choisit dans l'armée tous ceux d'entre les soldats qui, au lieu de chapeaux, ont de grands bonnets de poil sur le crâne.

Le général donne son signal; les instrumens militaires se font entendre; & les remparts du fort sont déjà tout hérissés de bonnets.

Philosophes indolens ! froids observateurs ! de tels phénomènes vous ont échappé jusqu'à présent. Vous avez parlé du feu électrique, du tonnerre, du magnétisme, & l'influence magique des bonnets ne vous a fait aucune sensation ! vous avez cherché l'ame dans le cœur, dans la glande pinéale & dans le diaphragme. Je vous soutiens par des faits qu'elle est dans les bonnets.

N° VII.

Calottes.

Plus l'influence d'un bonnet est universelle & puissante, moins il appartient à l'homme de l'expliquer. Une calotte renferme elle seule toute la magie des autres bonnets. Elle attire le respect, l'argent & même la vie.

Ici tout gît presque dans la couleur. On tombe à genoux devant la calotte noire; si elle est rouge, on se couche ventre à terre. Un homme qui pense sur le Mont-Jura, peut se livrer à toutes ses rêveries sur les calottes; mais un écrivain qui veut donner cours à son livre, est forcé de baisser pavillon sur ce sujet. Le fanatisme le menace. Le pauvre diable se tait, ou ce qu'il dit n'est rien en comparaison de ce qu'il pourroit dire. Qu'ont fait les têtes les plus célèbres en comparaison de ce qu'ont opéré les calottes? Parais, Rome, & réponds si tu l'oses!

Un cuisse coupe ses cheveux, prend

la calotte & figure. Il rend tout l'Etat tributaire. Il marie pour de l'argent ; met au monde pour de l'argent ; absout pour de l'argent , laisse mourir pour de argent. O miracle de la nature ? Est-il un ressort plus puissant que celui de la calotte ?

Dans tout ce mécanisme incroyable, il n'est pas question de tête. C'est toujours le bonnet qui agit. Car sans changement physique ni moral dans les nerfs, un homme devient vicaire, curé, évêque ou muphti : c'est le bonnet qui fait la différence. Eh bien, Messieurs les docteurs en médecine, êtes-vous encore en peine de savoir où est l'ame ? Croyez-moi, l'esprit, le génie, enfin toutes les facultés intellectuelles se rapportent toutes au bonnet.

N° VIII.

Bonnets de coquettes.

Rien ne tient contre ces bonnets. C'est en vain qu'un solitaire a fait des vœux de continence : une coëffe paroît ; & l'on péche en pensée, en action ou en parole.

Les autres bonnets sont bien puissans, mais ceux-ci les couvrent tous. Le bonnet d'un sultan est aussi muet devant celui d'une coquette, que la barrette du dernier des hommes. Je vois du haut du Mont-Jura des chiffons de gaze garnis de rubans conduire les Empires, les Provinces, les familles, &c.

Il faut pourtant rendre justice à ces bonnets. L'empire qu'ils exercent est doux ; je le crois conforme aux loix de la nature. Le pouvoir des graces n'est point une erreur. Mais les autres bonnets ne regnent que par l'adresse, la force & l'imposture.

Quoique j'aye perdu la clef de mes amours, je jouis encore en voyant des bonnets de femme. Tout noir qu'est celui de mon hôtesse, il me donne de certaines idées, & je conclus que mon ami le charbonnier est fort heureux qu'on m'ait fait une certaine opération à Maroc.

L'influence des autres bonnets me donne de l'humeur ; tandis que le pouvoir de ceux-ci m'enchantent. C'est bien en servant de contre-poids aux autres bonnets
que

que les coëffes maintiennent la paix dans l'univers.

Honneur à ces bonnets. Mais quel que soit le génie des marchandes de modes; qu'on fasse des casques, des poufs, des baigneuses, parlez-moi des coëffes de nuit. Cela dit tout; cela peut tout; c'est un joli rien qui fait tout.

Il faudroit comme moi avoir entendu jaser les bois de lit sur l'effet d'une coëffe de nuit plus ou moins baissée sur les yeux. La théorie de ces opérations magiques est un labyrinthe où se perd la philosophie.

Heureux ceux qui jouissent encore de leur existence! ils peuvent céder à l'influence d'un joli bonnet. La corne d'abondance ne s'ouvre pas inutilement pour eux. Qu'oi qu'en dise Diogene, c'est encore là la plus belle expérience physique.

Thiars, couronnes, turbans, calottes, mortiers, &c. tombez devant ces jolis bonnets! paroissez tête nue, & que les grandeurs disparaissent!

Et vous, barbares, qui avez porté sur moi le fer meurtrier, soyez pour toujours insensibles aux charmes des bonnets dont il est question dans ce numéro!

N° I X.

Bonnets de procureurs.

Puisqu'il est question des bonnets qui mettent le public à contribution, parlons de ceux des procureurs. O mon génie, où vas-tu porter tes recherches ? Dans quel abîme m'as-tu jetté ; & comment me tirer de ce gouffre !

Tout est donc bonnet sur la terre ? Celui qui commande porte un bonnet ; celui qui pille, celui qui tue, celui qui empoisonne, font de même. Funeste entreprise ! pourquoi faut-il que j'aie eu l'idée de parler des bonnets ?

Toujours de grands bonnets ; & jamais on ne voit que de petites têtes. Les couvre-chefs des procureurs sont aussi chiffonnés que la figure de leurs cliens. Ce n'est pas un chapeau, ce n'est pas un bonnet quarré, ce n'est pas une calotte ; c'est tout au plus un mauvais torchon.

N° X.

Les trois bonnets qui n'en font qu'un.

C'est un seul bonnet en trois personnes ; les trois n'en font qu'un ; ils sont pourtant toujours trois : on appelle cela une thiare. Les Romains ont toujours eu de belles idées. Cela vient sans doute des principes que suça le fondateur de Rome avec le lait de sa chère maman : vous savez tous quelle fut la nourrice de Romulus.

Soyez incrédules tant que vous voudrez , vous ne pourrez cependant pas nier l'influence d'une nourrice sur l'enfant qu'elle allaite. Tirez ensuite des conséquences ; & vous verrez pourquoi de certaines gens ont les griffes si longues & si aiguës.

Placée sur le haut du Capitole , une tête , dit-on , est perchée sur un corps saint ; mais on voit le bonnet ; & rien de plus. C'est un astre d'où jaillissent continuellement des étincelles qu'on nomme indignes ; quand il fume à cette cheminée , c'est une excommunication qu'on lance.....

Cela durera-t-il toujours ? ça durera-t-il toujours ? ça durera-t-il toujours ?.....

Maintenant les bonnets commencent à se faire la guerre entre eux ; ils s'arrachent leur masque mutuellement ; l'humanité ne peut que gagner à ces débats.

C'est sous le triple bonnet qu'on débite de jolis contes à ceux qui ont le loisir d'ouvrir les oreilles. On y parle d'un royaume qui est encore plus élevé que la lune : on montre les clefs de ce royaume à ceux qui veulent donner la *bonne main* au portier.

Je grimpe sur le haut du Mont-Jura , je ne vois pas Rome ; mais je l'entends.

Nº XI.

Bonnets de charbonnier.

Charbonnier est maître chez lui , & non pas chez les autres. Si tous les bonnets étoient aussi raisonnables , il n'y auroit ni tant de pauvres , ni tant d'insolens.

Le charbonnier vit avec les ours sans avoir à s'en plaindre : le laboureur vit avec des messieurs qui l'humilient. Bon-

net pour bonnet, l'un vaut l'autre; mais non, dira-t-on, la forme change les choses; la forme? il faut respecter la forme.

Quand le bonnet tombe, il ne reste qu'une petite tête : cette tête est toujours la même sur les épaules du riche comme sur celles du pauvre.

Assis sur la pointe d'un rocher, je vois tomber des têtes & jamais des bonnets. Les grands se succèdent dans les emplois; ils mettent alternativement la tête sous le bonnet magique.

Qu'un despote rende l'ame; on ôte le bonnet de dessus sa tête inanimée, & on le pose sur celle de son successeur. Quand un charbonnier quitte ce monde, c'est toute autre chose; son bonnet le suit dans la nuit du tombeau. Eh! qui voudroit hériter de ce signe de misère !

N^o XII.

Bonnets de maris.

Tout le monde en parle, & je n'ai jamais eu le plaisir d'en voir. Est-ce le bonnet de

roi Midas qui a servi de modele à ceux des gens mariés ; ou l'un & l'autre de ces faits sont-ils fabuleux ?

Il a des cornes, dit-on, en montrant le mari d'une femme aimable. Pourquoi ces cornes ! pourquoi ces éclats de rire ! pourquoi ce bonnet marital !

C'est ici qu'un philosophe trouve matière à réflexion : moi, j'aime aussi à philosopher ; analysons l'hymen & les trophées.

L'amour est un besoin, c'est par la même raison qu'il est un plaisir. L'hymen est une chaîne, c'est pour cela qu'il est une source de peines.

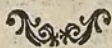
Après avoir posé ces deux propositions fondamentales, analysons l'homme, la femme, leurs rapports & leurs facultés. L'homme veut une femme, il la cherche ; la femme desire un homme, & l'attend. La nature a établi des rapports entre eux, parce qu'elle en avoit besoin pour se reproduire ; la société a voulu modifier ces rapports, mais elle ne les changera jamais ; cela est si vrai qu'on assure que tous les maris sont coëffés.

Il résulte de ces vérités que le bonnet

marital est un être imaginaire. Les femmes sont trop adroites politiques pour aller planter une corne sur le front de leurs époux toutes les fois qu'elles trouvent un galant à leur fantaisie.

Laissons ces erreurs, ces préjugés à des âmes communes : ne troublons pas notre repos pour des phantômes. Voyez si les femmes font entre elles & sur elles ces recherches minutieuses : leurs maris peuvent courtoiser d'autres femmes, sans qu'on les entende se plaindre d'excroissances frontales.

Aux yeux du philosophe, les bonnets de maris ne sont rien. Aux yeux du vulgaire, c'est un bonnet à plusieurs pointes élevées ; ces pointes garnissent le front marital ; & ce préjugé est si répandu, que quelques naturalistes ont cru pouvoir ranger les maris dans la classe des bêtes à cornes.



N^o XIII.*Bonnets de célibataires.*

La classe de ces bonnets est fort étendue : toute leur étude est d'affecter du mépris pour les bonnets de femme. La forme varie à l'infini ; mais elle ne change ni leur qualité, ni leur propriété. Ces bonnets croissent & se multiplient presque sur tous les coins du globe : bramines par-ci, moines par-là ; bonnets ronds, bonnets pointus. Partout on rencontre des bonnets célibataires.

Il semble au premier coup d'œil que le fanatisme qui propage ces bonnets, doit porter atteinte à la population ; mais il y a heureusement un dessous de carte dans ces ridicules arrangemens.

L'antipathie de ces bonnets pour les coëffes n'est que figurée : la sympathie en est aussi générale que naturelle. La population n'y perd rien ; ces relais sont comme des haras qui portent de tems à autre la fertilité dans des terres délaissées ou mal cultivées.

Un capuchon cache l'amour, mais il ne l'effarouche point : j'ai eu occasion de faire maintes observations à ce sujet dans le tems que je faisois parler les bois de lit. A propos de bois de lit, je demande au public la permission de placer les dômes ou plutôt les *ciels de lit* dans la classe des bonnets.

N° XIV.

Bonnets, improprement appellés bonnets.

Un lit est couvert par une espece de dôme qu'on appelle *ciel de lit* : ce dôme sert à mettre des têtes à l'abri, & je lui donne le nom de bonnet : sous ce vaste bonnet qui couvre le plus souvent deux personnes, toutes les têtes sont égales. Les majestés, les excellences, les grandeurs, favourent les graces d'une bergere tout aussi-bien que le robuste berger fait les délices d'une duchesse. Le lit & le tombeau ne reçoivent & ne présentent l'homme que dans l'état de nature.

Voilà les seuls bonnets qui soient dignes

des hommages du sage. Ils font chaque jour les confidens des peines comme des plaisirs ; ils servent à voiler la nature dans ses opérations les plus sacrées.

C'est sous ces bonnets que le sexe reprend son empire avec usure. La force, le secret des Etats, la clef des coffre forts, tout s'empresse d'y servir d'hommage à la beauté.

O homme ! tu te crois fort, lorsque tu es debout ! couche-toi , & tu n'es plus rien.

N^o X V.

Bonnets de philosophe.

Ceux-ci servent d'exception à la regle ; ce ne sont plus de grands bonnets sur de petites têtes.

Nous ignorons la forme du bonnet de Socrate ; mais sa tête est connue. Il nous importe peu de savoir si J. J. Rousseau avoit un bonnet ; nous connoissons sa tête, & nous sommes sûrs qu'il en eut une. C'est le ciel, c'est le firmament, c'est le

plafond de l'univers qui sert de bonnet à l'homme de génie : sa tête ne souffre aucun ornement étranger.

L'ignorant peut nicher sa tête dans un bonnet, pour servir d'enveloppe à son chétif cerveau, & s'opposer à l'évaporation d'un petit nombre d'idées. Mais la nature a besoin que rien n'arrête les rayons qui partent sans cesse de la tête du philosophe pour aller éclairer les humains, les instruire, & les conduire au bonheur.

Auguste philosophie ! reçois mes hommages. Tu fus & seras toujours la bienfaitrice de l'humanité ! . . .

Tandis que les bonnets pyramidaux, les bonnets à triple étage, les bonnets d'or, les bonnets rouges, les bonnets noirs, &c. demandent les hommages, la fortune & la vie de plusieurs millions d'esclaves ; la tête du philosophe se présente pour servir de barrière à l'usurpation ; la voix du sage se fait entendre ; & l'humanité se débat pour reprendre ses droits.

La nature toujours juste dans ses opérations, ne s'arrête pas à des grandeurs imaginaires : la faux du tems coupe une tête sans avoir égard au bonnet qui la

couvre. Mais telle est la folie des hommes, que ce travail de la nature se réduit à rien pour leur bonheur; car le bonnet reste; & c'est lui qu'il auroit fallu détruire.

C'est à la tête du philosophe qu'il appartient de désorganiser le ressort magique des bonnets : ô mortels ! apprenez à ne plus respecter que les œuvres du créateur ! soyez justes , soyez humains , soyez laborieux , chérifiez vos freres ; mais n'oubliez pas que vous êtes des hommes. Enfans de la même mere , pétris du même limon , destinés à la même fin , ne rougissez - vous pas de tomber aux genoux d'un de vos semblables ? N'adorez que l'Eternel , & ne respectez que la justice !

Voilà les idées qui naissent sous le bonnet du philosophe ! & il ne tient qu'à tous les mortels de porter ce bonnet. Abandonnons quelques préjugés. Renonçons à ce vil intérêt qui nous rend esclaves d'un autre homme. Préférons l'honneur à la fortune. Occupons - nous davantage de l'avenir que du présent. Portons la tête dans les cieux. Nous connoîtrons alors la valeur réelle des riens que nous divinisons ; nous chérirons la philosophie ; & nous serons heureux.

N° XVI.

Bonnets sans tête.

Vous connoissez les hommes, leurs loix, leurs gouvernemens, &c. il ne faut que savoir comme ces ridicules fourmillières se conduisent, pour être en droit d'affurer qu'il y a beaucoup de bonnets sans tête.

Quand un visir est en grand cérémonial; tout ce qui tient à lui, fait corps avec sa charge; & un huissier du palais est membre du corps judiciaire. C'est un bonnet suspendu sur un fauteuil... mais où est la tête? Les *nous ordonnons* d'usage, prouvent que ce n'est pas un seul qui prend la parole. Reste à savoir qui sont ceux qui ont fait retentir l'écho; je crois, Messieurs, que c'est le bonnet ministériel, le bonnet magistral, enfin le bonnet important.

Dans un bureau on décide, on signifie, on arrête, &c. plusieurs mains sont occupées à rédiger l'ordonnance. On opère en commun, tandis que tout se rapporte à un seul bonnet.

Le bonnet du contrôle, le bonnet des finances, le premier bonnet de la justice, celui de la guerre, tous ces bonnets sont toujours bonnets. Les ministres meurent, & le bonnet signe toujours.

A Dieu ne plaise que mon analyse *bonnetique* porte sur telle ou telle personne. Qui suis-je pour critiquer ? qui êtes-vous pour vous en plaindre ?....

N° XVII.

Têtes sans bonnets.

Un visir, un cadi, &c. ont toujours trop affaire pour tout voir. Ils ont reçu une éducation trop brillante pour savoir quelque chose. Ces messieurs prennent un secrétaire pour les guider dans leurs fonctions. Ces commis ou plutôt ces secrétaires ne sont-ils pas des têtes sans bonnets ?

Celui qui opere retire rarement le fruit de l'opération. On fait que ce n'est pas au chien qui tourne la broche, qu'on donne à manger le rôti.

Un intendant brille, grapille & s'enri-

chit; il y a une infinité de mains qui concourent à lui maintenir le bonnet sur la tête. Tandis qu'on couvre mon homme, on oublie qu'on se laisse soi-même la tête à l'air; voilà ce qui produit dans le monde cette quantité de têtes sans bonnets.

N° XVIII.

Bonnets de savetier.

Crépin est assis au coin d'une porte; il chante, siffle, & répare gaîment la chaussure du premier venu. Qui fait toutes les idées qui passent journellement sous ce bonnet crasseux? Placé sur son siege, rien n'échappe à l'observation du savetier; toutes les démarches de ses voisins lui sont connues. Il chante sans cesse; mais il n'est jamais distrait. L'habitude lui a appris tout ce que *Lavater* voudroit nous faire croire qu'il ait (*). Passe t-il un

(*) *Lavater* est l'auteur d'un système sur l'art de juger des hommes par la physionomie. Ce professeur ne sauroit être l'ami des gens de cour. Et si ce secret étoit réellement vrai, *Lavater* auroit été empoisonné lorsqu'il publia son premier volume.

l'homme devant sa boutique volante ? Il juge s'il est plaideur ; s'il est avocat ; s'il est malade ou s'il est médecin. Des femmes traversent-elles la rue , le favetier vous dira si elles y vont, ou si elles en viennent ?

Le favetier rit des sottises des hommes, tout en les observant sans cesse. La fragilité d'un soulier lui peint celle du pied qui le porte ; & tous les mortels sont égaux, comme tous les souliers sont de cuir.

N° XIX.

Bonnets de courtisane.

Celle-ci se tient aussi au coin d'une porte ou d'une rue, mais elle n'offre aucun service réparateur. Bonnet bigarré, visage vernissé, langage engageant, geste voluptueux : voilà les armes de la vénus publique. C'est au lever de la lune que les pièges se tendent ; & l'homme fragile vient y perdre une partie de sa fortune & de sa santé.

Toutes les choses ont cependant leur bon & leur mauvais côté. Le mercure n'est

n'est plus un poison entre les mains d'un habile médecin ; tandis qu'il tue infailliblement s'il est présenté par les mains de l'ignorance.

Les courtisannes sont aussi anciennes que le mariage. Elles servent de rempart à la fidélité des épouses , & le célibataire ne respecte la femme honnête , que parce qu'il a les moyens de satisfaire au besoin.

Les bonnets de courtisannes sont nécessaires , parce qu'on a institué dans la société un corps de bonnets célibataires. Les calottes , ne pouvant légitimer une union , s'en dédommagent sur les bonnets dont il est question dans ce numéro.

Dans la nature tout est bien. En réduisant l'amour en commerce , on met à l'aise celui qui n'a ni le tems , ni la permission d'être galant. Le commerce de ces bonnets entretient les marchandes de modes , les prêteurs sur gage , les confiseurs & les chirurgiens. Que la philosophie déclame ! qu'un faveurier siffle ! les choses n'en iront pas moins leur train. Il y eut des courtisannes à Athenes ; il y en a à Rome ; & l'antiquité de cet usage suffira seul pour le rendre sacré.

Bonnets de dévote.

O nature que tu es belle ! que tu mets de variété dans tes productions. Les feuilles du même arbre ne se ressemblent point parfaitement. Tous les visages ont quelque chose qui les distingue ; mais il n'y a rien de plus varié que les bonnets.

Une coëffe plus ou moins avancée cache ou montre le desir : un bonnet plus ou moins penché dit oui ou non. *Gertrude* fort de chez elle ; les pauvres sont sur ses pas. Ses yeux ne quittent pas la pointe de ses souliers. Ses heures sont sous son bras. Et son bonnet est mis à *la dévote*.

Ce n'est point un chapeau coquer qui lui cache la moitié du visage : ce ne sont pas des fleurs qui relevent l'éclat de sa chevelure. C'est tout un autre art ; c'est une toilette à *la dévote*.

Il faut de ces changemens de décoration pour perfectionner l'*opéra* de l'univers ; car ces scènes simples font plus d'une fois un

effet marqué sur les spectateurs. L'amour ne perd rien à tous ces arrangemens, il se plait dans les conversations à *la dévote*.

La dévotion n'est pas la chasteté, ce n'est pas la pudeur; mais c'est un vernis qui joue tout cela. Heureux bonnets, continuez d'exercer votre pouvoir sur l'univers! tout en l'entretenant des plaisirs célestes, vous faites plus d'une fois le bonheur d'un mortel!

Le plaisir m'est nécessaire; je veux le connoître. Que m'importe comment soit instruit le bonnet qui peut m'y conduire? Le jardinier prudent, & qui veut jouir, ne s'en tient pas à la culture d'une seule fleur. Jeunes amans, imitez tant que vous pourrez la pratique du jardinier!

Nº XXI.

Le bonnet de mon hôteffe.

Mon hôteffe est la femme d'un charbonnier; ainsi son bonnet est plutôt noir que blanc. Ce costume ne lui est point défavantageux; son bonnet noir rend ses

yeux plus brillans, sa peau plus blanche ;
& ses dents plus éclatantes.

Il y a une fiere tête sous ce bonnet ; car ce n'est pas peu de chose que d'affronter un charbonnier. Que le patron soit à jeun, qu'il soit ivre ; l'hôteffe est toujours de même. Le ménage va son train. Les repas sont prêts à la même heure. La charbonniere prend soin du mulet, des deux chevaux, de son mari & du pauvre docteur. Tout roule sur les bras de cette héroïque ménagere.

Il y a quatre ou cinq femmes dans les maisons de ville ; & rien ne s'y fait. Nous n'en avons qu'une, & rien ne reste à faire.

Je ne suis plus homme ; vous savez mon aventure de Maroc. Mon hôteffe le fait aussi ; il ne se passe pas de jour que nous n'en parlions ensemble. Le charbonnier est, je crois, le seul qui rie de cette aventure.

N^o XXII.

Mon bonnet.

A propos de bonnet, je vous dirai que j'ai aussi le mien. Etant né sous le signe du

bélier, ayant été marié; vous soupçonnez comment est fait ce bonnet.

Je ne vous parlerai pas de ma tête, vous la connoissez. J'aime les hommes, je hais leurs vices, & ris de leurs sottises. Ne croyez pas que j'aie l'orgueil de m'excepter. Vous pouvez ranger mon bonnet parmi ceux des cocus, des foux, &c. Je suis assuré qu'on ne sauroit avec raison le classer parmi ceux de méchantes gens.

Couché sur la pente du Mont-Jura; j'attends, mon bonnet sur la tête, que l'ange paroisse avec sa faux, donne son tour de main, & me députe à mes ayeux.

Mon bonnet ne reproche rien à mon cerveau : je dors tranquille; je me réveille sans agitation. J'ai bien fait de folies; j'en ai écrit quelques-unes. Mais quel est l'homme qui n'a pas eu ses momens de somnambulisme ?

F I N.

T A B L E

D E S M A T I E R E S.

DEDICACE.	page 3
AVIS.	4
N. I. <i>Instructions préliminaires sur la naissance, la vie, les mœurs & les talens du docteur Pyrico-Proto-Patouphlet</i>	9
N. II. <i>Les lits parlans.</i>	15
N. III. <i>Premiere nuit.</i>	17
N. IV. <i>Seconde nuit.</i>	23
N. V. <i>Troisieme nuit.</i>	27
N. VI. <i>Quatrieme nuit.</i>	30
N. VII. <i>Cinquieme nuit.</i>	34
N. VIII. <i>Sixieme nuit.</i>	36
N. IX. <i>Nation prudente.</i>	39
N. X. <i>Septieme nuit.</i>	40
N. XI. <i>Jours & nuits sans date.</i>	42
N. XII. <i>Mauvais jours & mauvaises nuits.</i>	43
N. XIII. <i>Mauvaise journée. Le docteur est promené sur un âne.</i>	48
N. XIV. <i>Nuit délicieuse. Le gazon parlant.</i>	52

N. XV. <i>Changement de magie.</i>	page 54
N. XVI. <i>Je retrouve mon signe de virilité, ou plutôt ma momie.</i>	57
N. XVI. <i>Un testament n'est pas une folie.</i>	62
N. XVIII. <i>Je cherche un asile.</i>	63
LES PETITES TETES SOUS DE GRANDS BONNETS. <i>Suites des rê- veries du docteur.</i>	67
NOUVELLE DEDICACE.	68
N. I. <i>Nouveau sujet de méditation.</i>	69
N. II. <i>Plan d'observations.</i>	71
N. III. <i>Bonnets galéniques.</i>	72
N. IV. <i>Bonnets désignés sous le nom de couronnes.</i>	74
N. V. <i>Bonnets de mendiants.</i>	75
N. VI. <i>Bonnets de grenadiers.</i>	77
N. VII. <i>Calottes.</i>	78
N. VIII. <i>Bonnets de coquettes.</i>	79
N. IX. <i>Bonnets de procureurs.</i>	82
N. X. <i>Les trois bonnets qui n'en font qu'un.</i>	83
N. XI. <i>Bonnets de charbonnier.</i>	84
N. XII. <i>Bonnets de maris.</i>	85
N. XIII. <i>Bonnets de célibataires.</i>	88
N. XIV. <i>Bonnets, improprement appelés bonnets.</i>	89

N. XV.	<i>Bonnets de philosophe.</i>	90
N. XVI.	<i>Bonnets sans tête.</i>	93
N. XVII.	<i>Têtes sans bonnets.</i>	94
N. XVIII.	<i>Bonnets de savetier.</i>	95
N. XIX.	<i>Bonnets de courtisanne.</i>	96
N. XX.	<i>Bonnets de dévote.</i>	98
N. XXI.	<i>Le bonnet de mon hôteffe.</i>	99
N. XXII.	<i>Mon bonnet.</i>	110

Fin de la Table.

g. the

Hac sit iter : manifesta rotæ vestigia c
Utque ferant æquos et cœlum et terra
Nec preme; nec summum molire per æt
Altiùs egressus cœlestia tecta cremabis;
Inferiùs terras; medio tutissimus ibis.
Neu te dexterior tortum declinet in Angue
Neve sinisterior pressam rota ducat ad Aram
Inter utrumque tene. Fortunæ cætera mando;
Quæ iuvet, et meliùs, quam tu tibi consulat, op
Dum loquor, hesperio positas in litore metas
Humida nox tetigit. Non est mora libera nobis :
Poscimur. Effulget tenebris Aurora fugatis.
Corripe lora manu : vel, si mutabile pectus
Est tibi, consiliis, non curribus, utere nostris,
Dum potes; et solidis etiamnum sedibus adstas;
Dumque male optatos nondum premis inscius axes
Quæ tutus spectes, sine me dare lumina terris.
Occupat ille levem juvenili corpore currum :
Statque super; manibusque datas contingere habet
Gaudet; et invito grates agit inde parenti.

